

CONFERENCIA

27^e Année
N° 3

Directrice-Fondatrice
YVONNE SARCEY

15 Janvier
1933

LITTÉRATURE

Sons Nouveaux 1900. — Eux et Nous

III. — André Gide « Les Nourritures Terrestres »

CONFÉRENCE DE

M. ANDRÉ MAUROIS

faite le 29 novembre 1932

MESDAMES, MESDEMOISELLES,
MESSIEURS,

IL Y A des sujets faciles et des sujets difficiles. Les sujets faciles sont ceux sur lesquels, tout le monde étant d'accord, l'orateur ou l'écrivain n'a qu'à mettre en forme cet accord ; les sujets difficiles, ceux qui divisent lecteurs et auditeurs et qui exigent que l'on prenne parti. Notre sujet d'aujourd'hui appartient à la catégorie des sujets difficiles. Il n'y a qu'un point, je crois, sur lequel nous soyons ici tous d'accord, c'est que Gide est un excellent écrivain et qu'il écrit le mieux du monde dans une langue pure, simple et classique. Mais sur l'influence et sur la valeur spirituelle de ses écrits, deux opinions s'opposent.

Pour les uns, Gide est un maître. Je connais beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles de notre temps pour lesquels *Les Nourritures Terrestres* sont le livre qui leur a, le premier, donné le goût de la vie.

Pour les autres, Gide est le diable. C'est un des exercices favoris de bon nombre de critiques que de haranguer Gide, de le morigéner, de le confondre, de prouver ses erreurs et de conjurer ses maléfices. La difficulté est encore augmentée par Gide lui-même, qui prend un vif plaisir à se sentir alternativement ange pour les uns et démon pour les autres et qui montre quelquefois, surtout quand il est irrité par de faux anges, une vive préférence pour le rôle diabolique. Je voudrais donc commencer par vous donner de lui une idée plus vraie, plus humaine, et vous mettre en présence non plus du personnage de légende, mais de l'être réel qu'est André Gide.

Dans mon adolescence, je ne connaissais guère Gide. Je l'avais peu lu. Il était déjà célèbre parmi les jeunes hommes, mais surtout à Paris. Or, j'étais provincial, j'avais fait mes études dans un lycée normand ; là, nous lisions Anatole France, Maurice Barrès beaucoup plus que Gide et Claudel.

Cette troisième leçon d'un cours dont, chaque mardi, le succès va croissant est écoutée avec un intérêt passionné : joule des grands jours, gens debout, jeunes femmes assises sur des marches d'escalier, loge d'honneur bondée et applaudissements nombreux que le conférencier, tout à sa pensée, semble à peine entendre...

Après que j'eus publié mon premier livre, M. Paul Desjardins m'invita à me joindre à un groupe d'écrivains qui se réunissait chaque été dans une ancienne abbaye bourguignonne, à Pontigny. Dans sa lettre d'invitation, M. Desjardins me disait que l'un des attraits de cette réunion serait la présence d'André Gide. J'avoue que ce ne fut pas cette promesse qui me décida ; j'étais content de voir Gide, mais je n'imaginais pas qu'il pût jamais tenir une place très grande dans ma vie ni dans mes pensées. Je me souviens très bien de cette première arrivée à Pontigny, par un petit chemin de fer à voie étroite. Toutes les portières s'ouvraient et, de chaque compartiment, sortaient des cha-pelets d'hommes de lettres. Sur le quai, à côté de notre hôte, était un homme au visage rasé, dont les traits évoquaient certains masques japonais, visage si étonnant qu'il en devenait beau. L'homme était vêtu d'une grande pèlerine de montagnard, dans laquelle il s'enveloppait avec une élégance naturelle, et il portait un large feutre à calotte pointue qui ressemblait à un chapeau de Mexicain, mais qui était fait d'une sorte de velours gris. C'était Gide.

Nous revînmes à pied de la gare à l'abbaye et, dès cette première conversation, je fus conquis. Par quoi ? D'abord par une extraordinaire impression de jeunesse, jeunesse qui était à la fois dans le regard, dans l'ardeur de la voix, dans la curiosité de la pensée. Rien de ce qu'il disait n'était banal. Sur chaque sujet, il essayait de tirer de l'interlocuteur non pas ces phrases superficielles qui sortent toujours les premières, mais un sentiment profond, véritable. Vous savez que la plupart des êtres humains ne sont que disques de gramophone. Dès qu'on devient leur familier, on connaît leur répertoire. Gide était vivant. Grande originalité.



Cette vie de Pontigny fut intéressante. De deux à quatre, tous les jours, avait lieu une discussion publique sur un sujet imposé. C'était la partie académique du séjour ; mais, pendant le reste du temps, on pouvait se promener à pied tantôt avec Gide, tantôt avec Martin du Gard, tantôt avec Mauriac, entretiens plus libres et plus agréables. Le soir, après le dîner, on se réunissait pour jouer à des « petits jeux ».

Gide en était l'âme, et là encore l'impression de jeunesse était évoquée par le plaisir presque enfantin qu'il prenait à jouer, par exemple, aux portraits littéraires. Un des camps choisissait un héros de roman, l'autre devait deviner, et je me souviens du ton sur lequel, alors que nous avions choisi le Méphistophélès de Goethe et que le camp opposé demandait à Gide, chef de camp : « Est-il de vos amis ? » Gide répondait : « Je m'en flatte ! » Coquetterie diabolique, mais je crois, moi, que Méphistophélès et Gide ne s'aiment guère.

Dans les discussions, je fus frappé par sa mobilité. Comme il arrive dans toute société humaine, il se forma très vite à Pontigny des *partis*. Il était rare que Gide appartînt longtemps à l'un d'eux. Quand je le lui fis remarquer :

— Comment discuterais-je ? me répondit-il. Dans une discussion, je suis toujours du côté de l'adversaire !

D'ailleurs, dans les conversations particulières, il avouait une crainte de la solitude, une faculté d'ennui pouvant aller jusqu'au désir de la mort, qui, mêlées à sa gaieté des autres moments et à sa curiosité juvénile, créaient un personnage mystérieux, complexe et attachant.

Pendant ce séjour, je lui avais raconté que je travaillais à une vie de Shelley. Il me dit :

— Voulez-vous me la montrer ?

Je répondis :

— Mais c'est qu'elle n'est pas achevée.

— Justement, me dit-il, je n'aime que ce qui n'est pas achevé. Un livre fini me donne l'impression d'une chose morte à laquelle on ne peut plus toucher. Un livre en train de se faire a pour moi tout l'attrait d'un être vivant.

J'allai donc lui porter mon manuscrit dans la maison qu'il possède en Normandie, pas très loin de la mer, à mi-chemin entre Le Havre et Fécamp. Je connus là cette grande gentilhommière blanche qu'il a décrite dans *La Porte Étroite* :

« Ressemblant à beaucoup de maisons de campagne du siècle avant-dernier, elle ouvre une vingtaine de grandes fenêtres sur le devant du jardin, autant par derrière ; les fenêtres sont à petits carreaux... Le jardin rectangulaire est entouré de murs, il forme devant la maison une pelouse large, ombragée, dont une allée de sable et de gravier fait le tour. »

La maison donnait une impression de calme et de beauté dans un beau paysage automnal, « en marge de la mer ». Là, je compris cette part du caractère de Gide qui est d'un grand bourgeois normand ; la noble simplicité de son accueil me rappela comme une résonance harmonique la naturelle dignité, la courtoisie qui m'avaient frappé en lui au moment de la première rencontre. Je lui lus mon manuscrit. Il m'écouta patiemment, en prenant des notes, et me fit ensuite des critiques dont la justesse et le goût m'enchantèrent. Peu d'hommes ont autant que lui le sens de la langue ; peu d'hommes sont aussi bons juges de

ce qui dans un livre est authentique et de ce qui est faux ornement. Le lendemain, il me lut à son tour quelques chapitres des *Faux Monnayeurs* auxquels il travaillait alors. Je partis ravi, stupéfait de l'écart entre le Gide de la légende et celui que je venais de découvrir.

Plus tard, je devais comprendre qu'il y avait tout de même une part de vérité dans la légende et que la description que j'aurais faite de Gide après cette première rencontre n'eût pas été, elle non plus, entièrement exacte. C'est qu'il n'y a pas un seul Gide. D'ailleurs, quel homme est un seul homme ?

Essayons mainte-



M. André Gide en 1891.
à l'époque d'« André Walter ».
(Cronique pour le journal « Vues »)

d'être ou de paraître diaboliques. Mais le rapprochement n'est que superficiel. Essayons de serrer le problème de plus près ;

nous en avons le droit puisque Gide lui-même nous y a conviés en écrivant, dans *Si le Grain ne meurt*, une autobiographie de la première partie de sa vie.

André Gide descend, par son père, de protestants normands ; par sa mère, de protestants du midi de la France, plus exactement d'Uzès. Il attache une certaine importance à ce mélange en lui de deux provinces si différentes. Il dit quelque part que ce sont les êtres en qui se combattent deux



Composition extraite
des « Nourritures Terrestres ».

Edition illustrée par Galanis.

Librairie de la Nouvelle Revue Française.

hérédités qui, se sentant divisés contre eux-mêmes, sont amenés à créer des œuvres d'art pour expliquer le conflit qui les trouble. Ses deux familles, mais surtout celle de sa mère, étaient d'une extrême piété et Gide fut élevé entièrement dans l'atmosphère de la Bible et des Évangiles.

Ce serait une grande erreur que de penser que c'est contre cette part de son éducation qu'il a été en révolte. Au contraire, si l'on veut comprendre Gide, il est essentiel de se souvenir que, tant par la qualité poétique de l'inspiration que par un sentiment profond du devoir de dénuement, l'influence de la Bible et des Évangiles n'a jamais cessé de s'exercer sur lui.

Toutes les fois que, dans *Si le Grain ne meurt*, il est amené à nous décrire des scènes observées par lui parmi ces protestants du Midi, il le fait avec une évidente admiration. Un jour, nous raconte-t-il, étant perdu dans la campagne, il s'arrête dans une maison d'inconnus. Là, avec beaucoup de noblesse et d'élégance, on lui offre l'hospitalité et, avant que la famille aille se coucher, le vieux paysan va chercher une grosse Bible et la pose sur la table desservie. « Sa fille et ses petits-enfants se rassirent à ses côtés, devant la table, dans une attitude recueillie qui leur était naturelle. L'aïeul ouvrit le livre saint et lut avec solennité un chapitre des Évangiles, puis un psaume. Après quoi, chacun se mit à genoux devant sa chaise, lui seul excepté que je vis demeurer debout, les yeux clos, les mains posées à plat sur le livre refermé. Il prononça une courte prière d'action de grâces très digne, très simple, et sans requête, où je me souviens qu'il remercia Dieu de m'avoir indiqué sa porte, et cela d'un tel ton que tout mon cœur s'associait à ses paroles. Pour achever, il récita « Notre Père... », puis il y eut un instant de silence ; après quoi seulement, chacun des enfants se releva. Cela était si beau, si tranquille, et ce baiser de paix si glorieux qu'il posa sur le front de chacun d'eux ensuite, que, m'approchant de lui, moi aussi, je tendis à mon tour mon front... »

Vous voyez combien le ton de ce récit est respectueux. Dans tous ceux que nous a faits Gide sur les êtres vraiment religieux qui ont entouré son enfance, ce respect est toujours sensible. Seulement, en ce qui concerne ses rapports avec sa

mère, on sent se mêler de la crainte et du ressentiment au respect et à l'admiration. Je me permets d'en parler très simplement, puisqu'il l'a fait lui-même, et je vous signale que ce fut aussi la première souffrance de Byron. Admiration évidente pour sa mère, admiration pour ce cœur « qui ne livrait jamais accès à rien de vil, qui ne battait que pour autrui », qui s'offrait incessamment au devoir non point tant par dévotion que par une inclination naturelle...

Mais aussi crainte... Cette mère était tyrannique. « Aucune paix durable entre nous n'était possible. Au reste, je ne donnais pas précisément tort à ma mère ; elle était dans son rôle, me semblait-il, lors même qu'elle me tourmentait le plus. A vrai dire, je ne concevais pas que toute mère consciente de son devoir ne cherchât point à soumettre son fils, mais comme aussi je trouvais tout naturel que le fils n'acceptât point de se soumettre... Je crois que l'on eût pu dire de ma mère que les qualités qu'elle aimait n'étaient point celles que possédaient en fait les personnes sur qui pesait son affection, mais bien celles qu'elle leur souhaitait devoir acquérir. Du moins, je tâche de m'expliquer ainsi ce continuel travail auquel elle se livrait sur autrui, sur moi surtout... Elle avait une façon de m'aimer qui parfois m'eût fait la haïr et me mettait les nerfs à vif. Imaginez ce que peut devenir une sollicitude sans cesse aux aguets, un conseil ininterrompu, harcelant, portant sur vos actes, sur vos pensées, sur vos dépenses, sur le choix d'une étoffe, d'une lecture, sur le titre d'un livre... »

En fait, et beaucoup par la faute de sa mère, Gide adolescent était un être fermé. Ramon Fernandez emploie l'expression « engoncé », et sans doute est-elle exacte, même dans un sens tout physique. Gide nous a décrit les vêtements que l'on choisissait pour lui alors qu'il était enfant.

« J'étais extrêmement sensible à l'habit et souffrais beaucoup d'être toujours hideusement fagoté. Je portais de petits vestons étriés, des pantalons courts serrés aux genoux et des chaussettes à raies, chaussettes trop courtes qui formaient tulipe et retombaient isolément ou rentraient se cacher dans les chaussures. J'ai gardé pour la fin le plus horrible : c'était la chemise empesée. Il m'a fallu attendre d'être presque un homme déjà pour obtenir

qu'on n'empesât plus mes devants de chemise. C'était l'usage, la mode, et l'on n'y pouvait rien. Qu'on imagine un malheureux enfant qui, tous les jours, pour le jeu comme pour l'étude, porte à l'insu du monde et caché sous sa veste une espèce de cuirasse blanche et qui s'achevait en carcan, car la blanchisseuse empesait également, et pour le même prix sans doute, le tour du cou contre quoi venait s'ajuster le faux col. Et, pour peu que celui-ci un rien plus large ou plus étroit n'appliquât pas exactement sur la chemise, il se formait des

« Jamais, dit Fernandez, jamais Gide ne vivra assez vieux pour cesser de se réjouir de se vêtir de chemises molles, de vêtements lâches et de se laisser flotter dans ses habits. Et il en faudrait dire autant des règles, des conventions et de toutes les limites empesées qui ont engoncé son âme. »

Nous nous trouvons donc en présence d'un adolescent qui souffre, qui sent en lui s'éveiller tous les instincts de l'adolescence, qui en même temps est sincèrement croyant et condamne ses désirs au nom de sa foi, qui, enfin, ayant un génie



M. André Gide.

(Photo Henri Manuel.)

— Et tu seras pareil, Nathanaël, à qui n'aurait pour se guider une lumière que lui même tiendrait au sa main. — Où que tu ailles tu ne pourras rencontrer que Dieu; ne te crains donc jamais perdre, car il est toujours devant toi. / Dieu, disait Hégél, c'est ce qui est devant nous.

Nathanaël, tu regarderas tout en passant, et tu ne t'arrêteras nulle part. Dis toi bien que Dieu seul n'est pas provisoire.

Une correction récente de M. André Gide dans une page du manuscrit des « Nourritures Terrestres ».

plis cruels. Allez donc faire du sport dans un accoutrement pareil ! »

Cette chemise empesée et ce faux col trop dur sont de bons symboles d'une enfance à laquelle on refusait souplesse et liberté.

naturel pour les lettres, éprouve le besoin d'exprimer, comme il le pourra, ce conflit. Tout jeune, à vingt ans, il le fait par un premier écrit qui a pour titre : *Les Cahiers d'André Walter*.

Les Cahiers d'André Walter sont à An-

dré Gide ce que *Werther* est à Goethe. Dans les uns comme dans l'autre, un jeune romantique se libère de son romantisme en le prêtant à un héros. Car André Walter, c'est André Gide, et, avec l'impuissance que montre presque toujours la jeunesse à rendre objective l'image de sa souffrance, l'auteur reste tout près de son propre personnage.

Il y a deux cahiers d'André Walter. Le premier s'appelle « Le Cahier Blanc ». Là, le héros reste pur, il accepte la douleur qu'est pour lui le conflit entre sa foi et ses désirs, et il l'accepte presque avec bonheur. Toute sa vie, Gide trouvera une certaine volupté dans les conflits dont il sera le siège. Il a commencé la vie ainsi. L'habitude de la douleur morale n'est pas sans douceur. Il serait assez gidien de supposer que la douleur morale est le plus diabolique des déguisements de l'orgueil.

« Ils ne comprendront pas ce livre, ceux qui recherchent le bonheur, dit André Walter. L'âme n'en est pas satisfaite, elle s'endort dans les félicités ; c'est le repos, non point la veille. Il faut veiller... Donc, la douleur plutôt que la joie, car elle fait l'âme plus vivace. La vie intense, voilà le superbe, je ne changerais la mienne contre aucune, car j'ai vécu plusieurs vies et la réelle a été la moindre. »

André Walter (comme André Gide) éprouve alors un grand amour pour une de ses cousines, amour chaste et tout mêlé de pensées religieuses. Ici encore, le rapprochement avec Byron est frappant. Tous deux aiment à se représenter leurs vies comme tirées en deux sens contraires : d'un côté par le diable, le Malin ; de l'autre, par quelque angélique apparition, par l'influence apaisante d'un être aimé.

André Walter a grande crainte de souiller son âme en cédant à son corps. Pourtant le Malin, qui prend des formes diverses et parfois celle d'un conseil d'ami, lui dit : « Dégage l'âme en donnant au corps ce qu'il demande. — Peut-être, oui, répond-il, mais il faudrait que le corps demandât des choses possibles. Si je lui donnais ce qu'il demande, tu crierais le premier au scandale. »

Et ailleurs : « Tu me dis, ami, qu'il ne faut pas se soucier du corps, mais bien le laisser maître aux lieux qu'il convoite. Mais la chair corrompt l'âme une fois corrompue. »

Cette crainte de la chair fait que pour

André Walter l'amour, ce sont d'éternelles fiançailles. Dans tout « Le Cahier Blanc », ce vocabulaire amoureux où l'âme joue un rôle plus grand que le corps, ces discussions abstraites et hautes, « ineffablement alpestres » (comme dira plus tard Gide lui-même), évoquent Jean-Jacques. Il y a une casuistique toute protestante des passions.

Le deuxième cahier d'André Walter a pour titre : « Le Cahier Noir. » André Walter écrit un roman : *Alain*, et c'est l'histoire à la fois d'André Walter et d'André Gide. L'auteur nous donne les notes prises par André Walter pour la composition de son roman. Elles sont bien intéressantes pour la compréhension de Gide :

« Deux acteurs, l'ange et la bête, adversaires. L'âme et la chair... Le matérialisme n'est point, non plus que l'idéalisme. Ce qu'il y a, c'est la lutte des deux. Le réalisme veut le conflit des deux essences. Voilà ce qu'il faut montrer... Un personnage seulement, ou plutôt son cerveau, lieu où le drame se livre, champ clos où les adversaires s'assailent. Ces adversaires : l'âme et la chair, et leur conflit résultant d'une passion unique, d'un seul désir, faire l'ange. »

Le conflit qui trouble l'âme de Gide adolescent est donc aussi le conflit central du roman d'André Walter, mais, dans « Le Cahier Noir », c'est la bête qui triomphe. « O Eternel ! écrit André Walter, jusques à quand, jusques à quand lutterai-je sans te sentir auprès de moi, et après comment finiront-elles, ces luttes ?... » Elles finissent par la défaite : « L'évolution est toujours la même, l'esprit s'exalte, il oublie de veiller, la chair tombe. On prie, on recherche l'extase, et l'évolution recommence. Quand on en a plusieurs fois fait le tour, on n'a même plus de surprise, c'est désespérant. » Celle qui dans sa vie a joué le rôle de l'ange, Emmanuele, en épouse un autre. André Walter reste seul. Il achève son roman et lui donne comme conclusion la folie du héros, puis lui-même meurt d'une fièvre cérébrale.

Vous voyez que Gide a fait ici ce qu'avait fait Goethe. Goethe, pour se débarrasser de Werther, a tué Werther, et le coup de pistolet de Werther a délivré Goethe. « J'appelle romantique ce qui est malsain et classique ce qui est sain », dit Goethe. Le coup de pistolet de Werther a tué le

romantique et libère le classique. Je dirai que tout jeune homme doit tuer un romantique pour pouvoir renaître comme un classique. L'adolescence, qui passe pour l'âge du bonheur, est en réalité l'âge le plus difficile et le plus douloureux. Qu'il s'agisse de jeunes filles ou de jeunes hommes, il faut traverser cette terrible

Gide, à vingt-trois ans, a tué André Walter, mais il n'a pas encore découvert la vie réelle.

« Le problème restait pour moi le même et ce problème le voici réduit au plus simple : au nom de quel idéal me défendez-vous de vivre selon ma nature, et cette nature, où m'entraînerait-elle, si simple-



M. André Gide pendant son séjour au Congo (1926).

(Collection de M. André Gide.)

période où l'on découvre soudain, après l'existence magique et abritée de l'enfance, la difficulté de la vie, la méchanceté des êtres humains, la puissance des passions. Pendant un certain temps, un an, deux ans, dix ans suivant les âmes, on se sent submergé : c'est la crise de Werther. Les uns n'en sortent jamais, les autres en triomphent par le cynisme, les meilleurs arrivent à comprendre, comme disait André Walter, que le véritable réalisme est fait d'une réconciliation de l'ange et de la bête. « La plus grande erreur, écrivait à peu près Meredith, c'est le refus de reconnaître la nature animale de l'homme. » La plus grande ?... L'une des deux plus grandes, l'autre étant le refus de reconnaître sa nature humaine.

ment je la suivais ?... Après la publication de mes *Cahiers*, le refus de ma cousine ne m'avait point découragé peut-être, mais du moins m'avait forcé à reporter plus loin mes espoirs. Aussi bien, je l'ai dit, mon amour demeurait-il quasi mystique, et si le diable me dupait en me faisant considérer comme une injure l'idée de pouvoir mêler quoi que ce fût de charnel, c'est ce dont je ne pouvais encore me rendre compte. »

Aspirant à une délivrance, malade et ayant besoin d'un climat chaud, désirant aussi s'éloigner de celle qui, au moins pour un temps, ne voulait point l'épouser, il décida de partir pour un long voyage avec un ami.

Il avait choisi pour but de ce voyage

l'Afrique du Nord, et l'on peut dire que ce moment est pour lui ce que fut pour Goethe son voyage en Italie. Gide rappelle dans ses *Prétextes* le mot de Goethe arrivant à Rome et s'écriant : « Enfin je suis né ! » Gide crut naître en arrivant sur la terre d'Afrique :

« Il me semblait que pour la première fois je vivais, que je sortais de la vallée de l'ombre de la mort, que je naissais à la vraie vie. Oui, j'entrais dans une existence nouvelle, toute d'accueil et d'abandon... J'entendais, je voyais, je respirais comme je n'avais jamais fait jusqu'alors, et tandis que sons, parfums, couleurs profusément en moi s'épousaient, je sentais mon cœur désœuvré, sanglotant de reconnaissance, fondre en adoration pour un Apollon inconnu.

» — Prends-moi, prends-moi tout entier, m'écriai-je, je t'appartiens, je t'obéis, je m'abandonne, fais que tout en moi soit lumière, oui, lumière et légèreté. En vain luttai-je contre toi jusqu'à ce jour, mais je te reconnais à présent. Que tes volontés s'accomplissent ! Je ne résiste plus, je me résigne à toi, prends-moi.

» Ainsi, j'entrai le visage inondé de larmes dans un univers ravissant, plein de rires et d'étrangetés. »

Donc, dans la longue lutte qui s'est livrée dans l'âme d'André Walter entre le désir de la sensation et la crainte du péché, c'est enfin, au cours de cette découverte d'un beau pays sensuel, la sensualité qui triomphe. « Ce n'est pas impunément, a dit encore Goethe, que l'on se promène sous les palmes. » Ce n'est pas impunément qu'un jeune puritain va vivre dans des pays de soleil où le puritanisme est presque inconcevable. Gide, qui s'était si longtemps demandé pourquoi un devoir mystérieux, incompréhensible, lui ordonnait de résister à sa nature, crut sentir en cette terre facile qu'il ne fallait pas résister. Il fut d'ailleurs encouragé à une vie plus libre par Oscar Wilde, qu'il connaissait et retrouva en Algérie. Wilde vivait le moment tragique de sa vie où il allait délibérément, après un long triomphe, choisir la catastrophe. Ce fut là qu'il dit à Gide :

— Pas le bonheur ! Surtout pas le bonheur !... Le plaisir ! Il faut toujours vouloir le plus tragique.

Formule que Gide va reprendre sous des

formes diverses, formule toute nietzschéenne, bien que ni l'un ni l'autre ne connaissent alors Nietzsche.

En rentrant en France, Gide rapportait un « secret de ressuscité ». Il avait découvert la vie des sens et il éprouvait le besoin de dire à d'autres cette découverte. C'est de ce besoin que sont nées *Les Nourritures Terrestres*.

Les Nourritures Terrestres sont, comme *Zarathoustra*, un « évangile » au sens étymologique du mot : un « bon message ». Message sur le sens de la vie adressé à un disciple que Gide appelle Nathanaël. Le livre est fait de versets, d'hymnes, de récits, de chants, de rondes dont le lien est, d'une part, la personne de Nathanaël ; d'autre part, la doctrine qui semble être enseignée à celui-ci par Gide. Je dis *semble* parce que nous verrons tout à l'heure que Gide n'accepterait ni l'idée d'enseignement ni celle de doctrine.

Outre Nathanaël et l'auteur, il y a dans *Les Nourritures* un troisième personnage que l'on revoit dans *L'Immoraliste*, qui est dans la vie de Gide ce qu'est Merck dans la vie de Goethe ou Méphistophélès dans celle de Faust, personnage que Gide nomme Ménalque, que l'on a parfois identifié avec Oscar Wilde, mais qui, m'a dit Gide, n'est nullement Wilde, qui en fait n'est personne, mais un aspect de Gide lui-même, un des interlocuteurs du dialogue de Gide avec Gide dont est faite sa vie spirituelle.

Le premier noyau du livre fut un récit de Ménalque qui n'était pas extrêmement différent de ce qu'eût pu être un récit de Gide après sa renaissance africaine :

« A dix-huit ans, dit Ménalque, quand j'eus fini mes premières études, l'esprit las de travail, le cœur inoccupé, languissant de l'être, le corps exaspéré par la contrainte, je partis sur les routes, sans but, usant ma fièvre vagabonde... Je traversai des villes et ne voulus m'arrêter nulle part. Heureux, pensais-je, qui ne s'attache à rien sur la terre et promène une éternelle ferveur à travers les constantes mobilités ! Je haïssais les foyers, les familles, tous lieux où l'homme pense trouver un repos ; et les affections continues, et les fidélités amoureuses, et les attachements aux idées, tout ce qui com-

promet la justice ; je disais que chaque nouveauté doit nous trouver toujours tout entiers disponibles. »

Notez tout de suite les principaux thèmes gidiens : ferveur ; refus de tout ce qui peut lier, attacher ; besoin de disponibilité, d'attente.

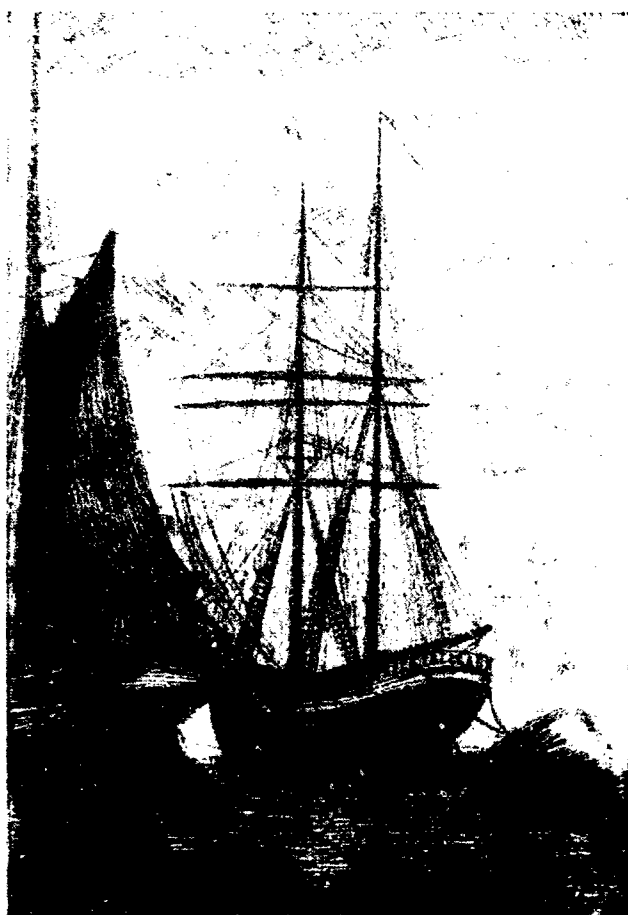
« Je vivais, continue Ménalque, dans la perpétuelle attente, délicieuse, de n'importe quel avenir... Chaque jour, d'heure en heure, je ne cherchais plus rien qu'une pénétration toujours plus simple de la nature. Je possédais le don précieux de n'être pas trop entravé par moi-même. Le souvenir du passé n'avait de force sur moi que ce qu'il en fallait pour donner à ma vie l'unité : c'était comme le fil mystérieux qui reliait Thésée à son amour passé, mais ne l'empêchait pas de marcher à travers les plus nouveaux paysages.

» Au soir, je regardais dans d'inconnus villages les foyers, dispersés durant le jour, se reformer. Le père rentrait, las de travail ; les enfants revenaient de l'école. La porte de la maison s'entr'ouvrait un instant sur un accueil de lumière, de cha-



« À treize ans, dit Ménalque, je portais sur les routes... »

Illustration de Galanis.



Composition « étroite » des « Nourritures Terrestres ».

Edition illustrée par Galanis.

(Extrait de la Nouvelle Revue Française.)

eur et de rire, puis se refermait pour la nuit. Rien de toutes les choses vagabondes n'y pouvait plus rentrer... Familles, je vous hais ! foyers clos, portes refermées, possessions jalouses du bonheur. Parfois, invisible dans la nuit, je suis resté penché vers une vitre, à long-temps regarder la coutume d'une maison. Le père était là, près de la lampe ; la mère cousait, la place d'un aïeul restait vide ; un enfant près du père étudiait, et mon cœur se gonfla du désir de l'emmener avec moi sur les routes. »

Vous trouvez dans ce récit l'essentiel du message des *Nourritures*. D'abord une doctrine négative : fuir les familles, le bonheur des foyers clos, les règles et la stabilité. Gide a trop souffert des « foyers clos » pour ne pas revenir, toute sa vie, sur leurs dangers.

Puis une doctrine positive : il faut chercher l'aventure, l'excès, la ferveur ; il faut détester la sécurité et enfin tous les sentiments modérés. « Non pas la sympathie, Nathanaël, l'amour. » C'est-à-dire non pas un sentiment superficiel et qui peut-être n'est fait

que de goûts communs, mais un sentiment où l'être se jette tout entier et s'oublie lui-même. L'amour est dangereux, mais c'est encore une raison pour aimer, dût-on y laisser son bonheur, surtout si l'on doit y perdre son bonheur. Car le bonheur amoindrit l'homme. Gide tient à cette idée que, dans le contentement confortable de soi-même, il ne peut y avoir de salut, idée qui lui est commune à la fois avec de grands chrétiens et avec Blake. « Le malheur vivifie, le bonheur relâche », écrit Blake. Et Gide termine une lettre à une amie par cette curieuse formule : « Adieu, chère amie, que Dieu vous mesure le bonheur ! »

Ce serait une erreur que de tenir la doctrine des *Nourritures* pour un égoïsme sensuel. C'est au contraire une doctrine où le moi (qui est essentiellement continuité, souvenir du passé, soumission au passé) s'efface et disparaît pour laisser l'homme se perdre, se dissoudre en chaque instant sublime. Le Gide des *Nourritures* ne renonce pas à trouver le Dieu que cherchait André Walter, mais il le cherche partout : « Que mon livre l'enseigne à l'intéresser plus à toi qu'à lui-même et plus à tout le reste qu'à toi !... »

Et sans doute à cette doctrine on peut faire bien des objections. D'abord que, pour un immoraliste, son auteur est terriblement moraliste, qu'il enseigne bien qu'il s'en défende, qu'il prêche bien qu'il hâisse les prêcheurs, qu'il est un puritain de l'antipuritanisme et qu'enfin refuser d'entrer (« foyers clos, familles, je vous hais ! ») c'est encore s'enfermer... dehors.

Gide est trop intelligent pour n'avoir pas vu l'objection. Il la propose lui-même dans *Les Faux Monnayeurs*. Décrivant l'évolution de Vincent : « Car il reste un être moral, dit-il, et le diable n'aura raison de lui qu'en lui fournissant des raisons de s'approuver. Théorie de la totalité dans l'instant, de la joie gratuite... A partir de quoi le démon a partie gagnée. » Analyse ingénieuse de son propre cas : la bête a trouvé un nouveau moyen de faire l'ange, qui est de faire l'ange qui fait la bête.

Autre objection : c'est une doctrine, non d'homme sain, mais de convalescent... Mais, cela encore, Gide a pris soin de le dire lui-même dans la nouvelle et très curieuse préface des *Nourritures* et aussi de nous y montrer qu'au moment où, artiste, il écrivait *Les Nourritures* il avait déjà, homme, rejeté leur message, car il venait

de se marier et, pour un temps au moins, de se fixer. En outre, il les faisait suivre de *Saül*, drame qui ne peut être interprété que comme une condamnation des chasseurs d'instant et de sensations. De sorte que l'oscillation de Gide entre le pôle angélique et le pôle diabolique n'est nullement interrompue par *Les Nourritures*.

Comment le serait-elle puisque, à la fin du livre, il avait pris soin de recommander au disciple le refus et la liberté même à son égard ?

« Nathanaël, à présent, jette mon livre. Emancipe-t'en. Quitte - moi. Quitte - moi : maintenant, tu m'importunes ; tu me retiens ; l'amour que je me suis surfait pour toi m'occupe trop. Je suis las de feindre d'éduquer quelqu'un. Quand ai-je dit que je te voulais pareil à moi ? C'est parce que tu diffères de moi que je t'aime ; je n'aime en toi que ce qui diffère de moi. Eduquer ? Qui donc éduquerais-je que moi-même ? Nathanaël, te le dirai-je ? Je me suis interminablement éduqué. Je continue. Je ne m'estime jamais que dans ce que je pourrais faire.

» Nathanël, jette mon livre ; ne t'y satisfais point. Ne crois pas que ta vérité puisse être trouvée par quelque autre ; plus que tout, aie honte de cela. Si je cherchais tes aliments, tu n'aurais pas de faim pour les manger ; si je te préparais ton lit, tu n'aurais pas de sommeil pour y dormir.

» Jette mon livre ; dis-toi bien que ce n'est là qu'une des mille postures possibles en face de la vie. Cherche la tienne. Ce qu'un autre aurait aussi bien fait que toi, ne le fais pas. Ce qu'un autre aurait aussi bien dit que toi, ne le dis pas ; aussi bien écrit que toi, ne l'écris pas. Ne t'attache en toi qu'à ce que tu sens qui n'est nulle part ailleurs qu'en toi-même, et crée de toi, impatientement ou patiemment, ah ! le plus irremplaçable des êtres. »

Le refus qu'il exige avec tant de passion du disciple, comment ne l'exigerait-il pas de lui-même ? Et, s'il a horreur de toute doctrine, comment n'aurait-il pas horreur de la sienne ? Il est beaucoup trop Gide pour être gidien. Toujours il a protesté contre l'habitude prise de l'enfermer dans un manuel dont il avait voulu au contraire faire un manuel d'évasion. C'est ici le suprême saut périlleux de Gide et qui le rend insaisissable. Ce Protée condamne en lui-même ce que vous y pourriez condamner.

Nous sommes maintenant en présence d'un problème bien intéressant. Pourquoi cette doctrine subtile, profétienne et qui se refuse toujours, pourquoi ce livre dangereux et fort sont-ils, après trente ans, pour beaucoup de jeunes hommes et de jeunes filles, une telle source de joie et d'enthousiasme ? Lisez les lettres de Jacques Rivière à Alain Fournier ; lisez dans *La Belle Saison*, de Martin du Gard, le récit de la découverte des *Nourritures* par le héros ; écoutez enfin autour de vous quelques adolescents. Beaucoup d'entre eux ont pour *Les Nourritures Terrestres* une admiration passionnée qui va beaucoup plus loin qu'une admiration littéraire. Je vais essayer de vous dire brièvement pourquoi.

Je vous ai montré qu'en presque toute adolescence, aux temps magiques et abrités de l'enfance succède, avec la découverte de la dureté de la vie, une période de rébellion. C'est le premier « temps » de l'adolescence... Le deuxième, c'est la découverte, *malgré* scrupules, méchancetés et difficultés, de la beauté de la vie. Cette découverte, chez les êtres normaux, se produit entre dix-huit et vingt ans. Elle fait la plupart des jeunes poètes lyriques.

Le caractère propre de Gide, son originalité et sa force, c'est que, ayant été retardé dans son libre développement par les contraintes de son éducation, il a traversé ce second stade alors que son esprit était déjà plus mûr, de sorte que *ce retard lui a permis de mettre en forme plus parfaite des découvertes qui sont celles de tous les êtres jeunes*. En d'autres termes, des adolescents sont reconnaissants à un adolescent tardif, impénitent, d'avoir si bien dit ce qu'ils sentent. D'où la nécessité, l'universalité et les chances de durée d'un livre comme *Les Nourritures*. Un disciple est, comme dans le beau conte de Wilde, un être qui se cherche dans les yeux du maître. Les jeunes se cherchent en Gide, et se trouvent.

Je dirais même qu'ils peuvent continuer à se trouver dans le Gide des *Faux Monnayeurs*. Car le conflit de sa jeunesse reste celui de toute sa vie. Certes, Gide, après *Les Nourritures*, est devenu, à mon avis au moins, un plus grand artiste parce que beaucoup plus classique et beaucoup plus objectif. Mais, si la forme est devenue plus parfaite, le fond est resté à peu près le même : alternance et fidélité, fidélité à

l'alternance, voilà ce qu'est resté le **secret** de Gide. Je connais peu d'hommes qui, maintenant encore, donnent autant que lui l'impression d'être d'éternels adolescents.

Par certains côtés, cela est très noble. J'aime chez Gide son mépris des honneurs. Nul moins que lui n'est écrivain « officiel », non parce qu'il est plus modeste qu'un autre, mais parce qu'il demeure, comme il le dit, tout interdit dès qu'il



— ... Nathanaël, jette mon livre ; ne t'y satisfais point...

Composition de Galanis.

(Le scribe de la Nouvelle Revue Française.)

s'agit de hiérarchie, de préséances, toujours prêt à céder le pas...

« Les applaudissements, les décorations, les honneurs, n'ont à mes yeux qu'un prix dérisoire ; les faveurs me gênent, les avantages m'interloquent, les privilèges humilient ceux qui tiennent pour vérité ces paroles : « Mon royaume n'est pas de ce » monde » et « Les premiers seront les » derniers », et qui mettent en pratique ce précepte : « Si quelqu'un prend ta » robe, donne-lui aussi le manteau... »

D'ailleurs, il considère, non sans raison, que les « honneurs » véritables sont très différents de ceux que recherchent la plupart des hommes :

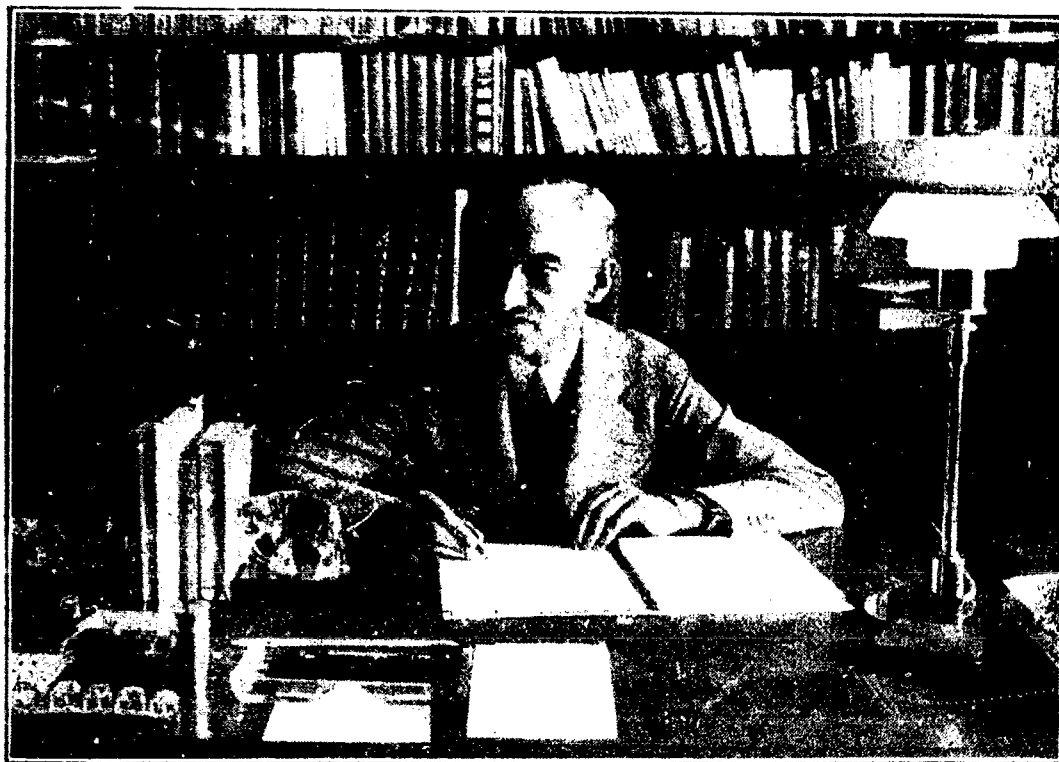
« Je ne veux point me peindre plus vertueux que je ne suis ; j'ai passionnément désiré la gloire, mais il m'a paru vite que le succès tel qu'il n'est offert d'ordinaire n'en est qu'une imitation frelatée ; j'aime être loué pour le bon motif... Quel plaisir

prendre à ce qui vous est servi sur commande ou à ce que des considérations d'intérêt, de relations, d'amitié même ont dicté ? »

C'est pour ces raisons que Gide est toujours resté à l'écart non seulement des cadres officiels de la littérature, mais même, pourrait-on dire, de tout groupement. Il

de publier, on sent la nostalgie des luttes spirituelles de son enfance. « Le Cahier Blanc » et « Le Cahier Noir » qu'écrivait André Walter, je crois bien que Gide les pourrait écrire encore aujourd'hui. La seule différence, c'est qu'il les écrirait beaucoup mieux.

« Encore aujourd'hui, je garde une sorte



M. André Maurois à sa table de travail.

(Photo Wide World.)

n'a pas de disciples ; il ne veut pas de disciples.

Sur un autre point, il n'a pas changé : c'est en ce qui concerne l'influence qu'ont gardée sur lui les Evangiles et les souvenirs de sa jeunesse religieuse :

« Que m'importent les controverses et les arguties des docteurs ? Au nom de la science, ils peuvent nier les miracles ; au nom de la philosophie, la doctrine, et au nom de l'histoire, les faits. Il me plaît même qu'ils y parviennent, car ma foi ne dépend en rien de cela. Je tiens ce petit livre, l'Evangile, dans ma main, aucun plaidoyer ne le supprime ni ne me l'enlève. Où que je l'ouvre, l'âme tire une matière toute divine et tout ce qu'on y peut opposer ne fera rien contre cela. »

Dans les derniers journaux qu'il vient

de publier, on sent la nostalgie des luttes spirituelles de son enfance. La ferveur de mon adolescence, je ne l'ai plus jamais retrouvée, et l'ardeur sensuelle où je me suis complu par la suite n'en est qu'une contrefaçon dérisoire. »

Ce texte vous montre que les oscillations du pendule mis en mouvement dans cette âme par les choes de l'adolescence n'ont rien perdu de leur amplitude. A soixante ans, Gide n'a pas choisi ; il refuse de se fixer. « Peu s'en faut, dit-il, que je ne voie dans l'irrésolution le secret de ne pas vieillir ! » Pensée qui irrite les esprits fanatiques et partisans, mais qui contient une grande part de vérité. La vieillesse, c'est avant tout l'ossification. Très rares sont les êtres qui, après cinquante ans, demeurent capables de s'enrichir par

Oscillations, oui, c'est, je crois, le mot qui permet le mieux de décrire cette pensée. Il n'y a pas *un* André Gide. Il est sincère en parlant de la ferveur de son enfance et du regret de cette ferveur. Il est sincère aussi en rejetant, quelques minutes plus tard, ce que dans un tel regret il pourrait y avoir d'artificiel ou de voulu. Etre divisé et qui ne saurait sans périr renoncer à sa division. Prométhée voluptueux qui ne peut plus se passer de son vautour et qui vit de ce qui le ronge. C'est ainsi que m'apparaît Gide.

« Mais il n'est pas plus vrai que d'autres, me répondraient ses adversaires... Mais lui-même est un faux monnayeur... » Je ne le crois pas. Certes, il y a dans ses propos et dans ses écrits un alliage de sin-

Les adolescents, bons juges de jeunesse, lui restent fidèles. *Les Nourritures* ont plus de lecteurs, cent fois plus, qu'en 1900. Nous ne souhaitons pas que Gide cesse d'être Gide. Je vous citais tout à l'heure une lettre qu'il terminait par cette curieuse formule : « Adieu, chère amie. Dieu vous mesure le bonheur ! » Nous lui dirions volontiers : « Adieu, cher Gide, que les dieux vous mesurent la certitude ! Restez, Gide, le pèlerin toujours insatisfait, l'esprit non prévenu, le vaisseau qui n'arrive jamais au port, le Hollandais fantôme de notre temps, le Saül errant sur la terrasse et qui interroge en vain les astres, le Prométhée ami de son aigle et qu'enchaînent seules ses passions ! Surtout, Gide, ne vous attachez pas à une doctrine, ce serait dommage... Et puis ce serait manger votre aigle, et vous ne pourriez vivre sans lui. » (*Longs applaudissements. Rap-pels enthousiastes.*)

March 28 84

« LES NOURRITURES TERRESTRES »

La ferme

Ah ! que si les temps sont fidèles !... ah ! que dans la chaleur des foin ne reposé-je près de la grange !... au lieu de vagabond, à force de ferveur, vaincre l'aridité du désert !... J'écouterai les chants des moissonneurs, et je verrai, tranquille, rassuré, les moissons, provisions inestimables, rentrer sur les chariots accablés, comme d'attendant réponses aux questions de

Le gibier circulait sous les feuilles: cha-

cune de ses sentes était une avenue, et, quand je me penchais et regardais de près la terre, de feuille en feuille, de fleur en fleur, je voyais une multitude d'insectes.

Je connaissais l'humidité du sol à l'éclat du vert et à la nature des fleurs; tel pré se constellait de marguerites; mais les pelouses que nous préférons et dont profitait notre amour étaient toutes blanches d'ombelles, les unes légères, les autres, celles de la grande berce, opaques et considérablement élargies. Vers le soir, elles semblaient, dans l'herbe devenue plus profonde, flotter, comme des méduses luisantes, libres, détachées de leur tige, soulevées par la brume montante.



La seconde porte est celle des greniers.

Monceaux de grains, je vous louerai. Céréales; blés roux; richesse dans l'attente; inestimable provision.

Que notre pain s'épuise! Greniers, j'ai votre clef. Monceaux de grains, vous êtes là. Serez-vous tous mangés avant que ma faim ne se lasse? Dans les champs les oiseaux du ciel, dans les greniers les rats; et tous les pauvres à nos tables... En reste-t-il jusqu'au bout de ma faim?...

Grains, je garde de vous une poignée; je la sème en mon champ fertile; je la sème en la bonne saison; un grain en produit cent, un autre mille...

Grains! où ma faim abonde, grains! vous aurez surabondé!

Blés qui poussez d'abord comme une petite herbe verte, dites quel épi jaunissant portera votre tige courbée!

Chaume d'or, aigrettes et gerbes: poignée de grains que j'ai semés...



La troisième porte est celle de la laiterie.

Repos; silence; égouttement sans fin des claies où les fromages se rétrécissent; tassement des mottes dans les manchons de métal; par les jours de grande chaleur de juillet, l'odeur du lait caillé paraissait plus fraîche et plus fade... non, pas fade, mais d'une âcreté si discrète et si délavée qu'on ne la sentait qu'au fond des narines et déjà plutôt goût que parfum.

Baratte qu'on entretient de la plus grande propreté. Petits pains de beurre

sur des feuilles de choux. Mains rouges de la fermière. Fenêtres toujours ouvertes, mais tendues de toiles de métal pour empêcher les chats et les mouches d'entrer.

Les jattes sont alignées, pleines de lait toujours plus jaune jusqu'à ce que toute la crème en soit montée. La crème affleure lentement; elle se boursouffle et se ride et le petit-lait s'en dépouille. Quand il s'en est complètement appauvri, on enlève... (Mais, Nathanaël, je ne peux te raconter tout cela. J'ai un ami qui fait de l'agriculture et qui pourtant en parle merveilleusement; il m'explique l'utilité de chaque chose et m'enseigne comme quoi même le petit-lait n'est pas perdu. En Normandie, on le donne aux pores, mais il paraît qu'il y a mieux à en faire que ça.)



La quatrième porte ouvre sur l'étable.

Elle est intolérablement tiède, mais les vaches sentent bon. Ah! que ne suis-je au temps où, avec les enfants du fermier dont la chair en sueur sentait bon, au temps où nous courions entre les jambes des vaches; nous cherchions des œufs dans les coins des râteliers; nous regardions, pendant des heures, les vaches; nous regardions choir, éclater les bouses; on pariait à celle qui fienterait la première, et un jour je m'enfuis terrifié parce que je crus qu'il y en avait une qui allait tout d'un coup faire un veau.



La cinquième porte est celle du fruitier.

Devant une baie de soleil, les raisins sont pendus à des ficelles; chaque grain médite et mûrit, rumine en secret la lumière; il élabore un sucre parfumé.

Poires. Amoncellement des pommes. Fruits! j'ai mangé votre pulpe juteuse. J'ai rejeté les pépins sur la terre; qu'ils germent, pour nous redonner le plaisir!

Amande délicate; promesse de merveille; nucléole; petit printemps qui dort en attendant. Graine entre deux étés; graine par l'été traversée.

Nous songerons ensuite, Nathanaël, à la germination douloureuse (l'effort de l'herbe pour sortir du grain est admirable).

Mais émerveillons-nous à présent de ceci: chaque fécondation s'accompagne de

volupté. Le fruit s'enveloppe de saveur, et de plaisir toute persévérance à la vie. Pulpe du fruit, preuve sapide de l'amour.



La sixième porte est celle du pressoir.

Ah ! que ne suis-je étendu, maintenant, sous le hangar, — où la chaleur défaille, — près de toi, parmi la pression des pommes, parmi les âcres pommes pressurées. Nous chercherions, ah ! Sulamite ! si la volupté de nos corps, sur les pommes mouillées, est moins prompte à tarir, plus prolongée, sur les pommes, — soutenue par leur odeur sucrée...

Le bruit de la meule berce mon souvenir.



La septième porte ouvre sur la distillerie.

Pénombre ; foyer ardent ; machines ténébreuses. Le cuivre des bassines surgit.

Alambic ; sa suppuration mystérieuse précieusement recueillie. (J'ai vu de même recueillir la résine des pins, la gomme malade des merisiers, le lait des figuiers élastiques, le vin des palmiers étêtés.) Fiole étroite ; toute une vague d'ivresse, en toi, se concentre, déferle ; l'essence, avec tout ce qu'il y avait de délicieux, de puissant dans le fruit ; de délicieux et de parfumé dans la fleur.

Alambic : ah ! goutte d'or qui va suinter. (Il y en a de plus sapides que le jus concentré des cerises ; d'autres odorantes comme les prés.) Nathanaël ! c'est là vraiment une vision miraculeuse ; il semble que tout un printemps se soit ici tout concentré... Ah ! que mon ivresse à présent théâtralement le déploie. Que je boive, enfermé dans cette salle très obscure et dont je ne m'apercevrai plus ; que je boive de quoi redonner à ma chair — et pour libérer mon esprit — la vision de tout l'ailleurs que je souhaite...



La huitième porte est celle des remises.

Ah ! j'ai brisé ma coupe d'or ; je me réveille. L'ivresse n'est jamais qu'une substitution du bonheur. Calèches ! toute fuite est possible ; traîneaux, pays glacé, j'attelle à vous mes désirs.

Nathanaël, nous irons vers les choses : nous atteindrons successivement à tout. J'ai de l'or dans les fontes de ma selle ; dans mes coffres, des fourrures qui feraient presque aimer le froid. Roues, qui compterait vos tours dans la fuite ? Calèches, maisons légères, pour nos délices



M. André Gide, M. André Maurois.

suspendues, que notre fantaisie vous enlève ! Charrues, que des bœufs sur nos champs vous promènent ! Creusez la terre comme un boutoir : le soc inemployé dans le hangar se rouille, et tous ces instruments... Vous toutes, possibilités oisives de nos êtres, en souffrance, attendant — attendant que s'attelle à vous un désir — pour qui veut des plus belles contrées...

Qu'une poussière de neige nous suive, que soulèvera notre rapidité ! Traîneaux ? j'attelle à vous tous mes désirs...



La dernière porte ouvrait sur la plaine...

ANDRÉ GIDE.